

Le voyageur raisonné

Bernard Berenson, *Le Voyageur passionné*, Paris, Salvy, 1995, 178 pages. Traduit de l'anglais par Bernard Turle.

Isabelle Daunais

Volume 36, numéro 6 (222), décembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32370ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daunais, I. (1995). Compte rendu de [Le voyageur raisonné / Bernard Berenson, *Le Voyageur passionné*, Paris, Salvy, 1995, 178 pages. Traduit de l'anglais par Bernard Turle.] *Liberté*, 36(6), 149–153.

LIRE EN TRADUCTION

ISABELLE DAUNAIS

LE VOYAGEUR RAISONNÉ

Bernard Berenson, Le Voyageur passionné, Paris, Salvy, 1995, 178 pages. Traduit de l'anglais par Bernard Turle.

Le récit de voyage est un genre dont on ne sait jamais exactement s'il est *ennuyant*, c'est-à-dire, littéralement, s'il ne distille pas un certain ennui. Il ne s'agit en aucun cas d'un terme péjoratif, mais de l'idée que le compte rendu de voyage repose souvent sur une absence ou ce qu'on pourrait appeler une « retenue » d'événements. La lenteur inhérente à une narration au fil des jours, la disparition de ce qui était là devant et qui ne trouve plus place que dans le souvenir, la fixité des paysages et des objets que le voyageur regarde défiler, un peu étonné, comme en retard sur ce qui l'entoure, donne souvent l'impression qu'on n'a jamais devant soi qu'une suite de fragments arbitraires, et pour cette raison un peu fragiles. Il faut de la *raison* pour lire un compte rendu de voyage, très exactement: il faut être raisonnable. Les grandes péripéties y sont rares, et même lorsqu'il se passe quelque chose, le fait ne dure pas longtemps, déjà remplacé par celui, peut-être anodin, du jour suivant. C'est en s'attendant à peu que le lecteur prend alors la juste mesure de chaque impression, qu'il s'accorde au récit.

Il peut cependant arriver que le voyageur joue lui-même de cette raison et de cet accord, qu'il accepte d'emblée la part de déception qui accompagne la difficile saisie du voyage. Bien plutôt que le « voyageur passionné » annoncé par le titre de l'ouvrage, Bernard Berenson, influent critique d'art dans les États-Unis de l'avant-guerre, est ce voyageur *raisonné*. Au seuil de sa quatre-vingt-dixième année (les notes datent de 1947 à 1956), Berenson retourne, pour une dernière fois, sur les lieux de ses premières excursions de jeune étudiant en histoire de l'art : Rome, Venise, Florence, la Sicile, la Calabre, Tripoli. Il y a certes de l'émotion chez cet homme qui, *in extremis*, dans une attente reportée à ses dernières limites, décide de revoir les sites et les œuvres qui, quelque soixante ans plus tôt, et dans un autre siècle, ont déterminé sa vie. Mais il y a surtout de la retenue, presque de la discrétion, dans ce récit d'un critique qui sait bien que ses travaux sont désormais lointains, déjà d'un autre âge, mais qui n'accorde à cette distance qu'un très léger tourment. Le récit de Berenson se déroule dans ce qui devient, d'une étape à l'autre, une égalité de tous les instants, comme de toutes les époques. L'ultime retour dans ces villes et devant ces tableaux n'a pour Berenson rien de grandiose ou d'inquiétant : aucun vertige devant le gouffre des années écoulées, aucune lecture nouvelle des œuvres, à peine quelque chicane pour des lieux mal réaménagés.

Mais il ne faut pas s'y tromper. Ce qui rend le voyageur si détaché, c'est qu'il raconte un autre voyage, qu'il pousse à l'extrême son retard sur les choses, qu'il multiplie, en quelque sorte, la lenteur du temps, la fixité des lieux, le pouvoir de la mémoire. C'est en effet le récit des premières excursions qui s'accomplit ici, en une sorte d'immense et improbable différé, un peu comme si le voyageur, après avoir

longtemps hésité, se décidait seulement maintenant à raconter ses expériences. Le récit flotte entre deux eaux, comme suranné et lointain. On a le sentiment de deux époques télescopées et mutuellement annulées, la « dernière fois » allant extraordinairement rejoindre la première, le savoir se confondant avec l'intuition. On irait jusqu'à oublier qu'il y a eu passage du temps, si parfois on ne sentait pas le voyageur un peu rassuré, quand même, de constater qu'il est resté fidèle aux œuvres et aux lieux, et ceux-ci à ses idées. Il ne s'agit pas tant pour lui d'avoir raison (encore que le critique d'art soit assez sûr de ses positions) que de continuer à exister d'une certaine façon : « Peut-être lions-nous notre propre survie (dans une certaine mesure du moins) à la pérennité de notre décor, peut-être est-ce notre deuxième mort que nous lisons dans sa disparition et son remplacement par un autre décor que notre fantôme ne pourra pas reconnaître. » (p. 19)

Le récit de Berenson s'inscrit sur une frontière très étroite entre le souvenir et l'anticipation et n'est jamais tout à fait dans le présent. Tout ce qui est gagné sur le passé, tout ce qui est retrouvé, bref tout ce qui fait du récit celui des premiers voyages est aussitôt projeté comme au-delà même du dernier, qui s'efface ainsi un peu plus. Et c'est précisément dans cette disparition, et dans le dégagement du voyageur qu'aucune mission ne contraint plus, que le récit de voyage joue de son « ennui », qu'il vient à échapper à toute nécessité, qu'il arrive à cette immobilisation du temps qui précisément fait l'ennui. Comme il ne s'agit plus de découvrir ou de prouver, comme en quelque sorte le lecteur ne compte pas, qui n'appartient plus à aucune époque, qui à tout prendre arrive trop tard lui aussi, le récit se libère non seulement de toute actualité mais même de toute utilité. Il n'y a rien, véritablement, à « apprendre » dans ce récit,

et on peut éprouver le rythme lent du déplacement, la succession des étapes, la rupture de chaque jour sans qu'il s'agisse là de quelque chose « en plus ». En fait, il ne « resterait » même du récit que cela, et la brièveté de l'inscription qui le renforce encore.

Le glissement « raisonné » hors du temps vaut aussi pour les tableaux, les sculptures, les monuments, les édifices que le voyageur retrouve sur sa route. En insistant sur les mille et une vexations matérielles du voyage, en décrivant toutes ses craintes (un peu proustiennes) de nuits d'inconfort, d'accueils discourtois ou de sites devenus à son âge trop éloignés, Berenson rappelle très bien cette fonction de l'art qu'est le déplacement, la variation de toute observation. Sans doute le propre du voyage, et qui lui donne, à très grande échelle, une part de dérision, est-il de superposer l'éphémérité du passage à la fixité des lieux. En exigeant l'excursion ou le long voyage, l'art définit les propres conditions de son observation et la rareté du temps qui lui est dévolu, l'incessante disparition qui guette les œuvres. Berenson, malgré sa sérénité, ne peut s'empêcher d'y penser : « Je suis hanté par la vision nostalgique d'un grand nombre de manoirs et de villas élégantes qui ont dû exister, ici et ailleurs, dans le monde antique, des Îles britanniques au désert du Sahara, et dont il ne reste aucune trace. » (p. 76) Inversement, si fixes soient-elles, les œuvres n'existent aussi à leur tour que par le déplacement. « Il est possible que (...) dans des milliers d'années, il faille aller chercher l'art du monde occidental dans la Grande Europe des Amériques, plutôt que dans l'Europe asiatisée des siècles à venir », écrit le critique d'art en pensant à ceux qui le suivront (p. 57). Mais, ici encore, Berenson vient « amoindrir » les choses. S'il se réjouit de retrouver intactes les conditions de ses premières observations, il accepte aussi qu'elles soient

disparues. Le récit longtemps différé du premier voyage libère le second de toute inquiétude. Le déplacement a déjà eu lieu, les œuvres ont été vues et la rapidité du passage appartient à une autre expérience. Inscrites dans un autre voyage, les œuvres peuvent se transformer. Et ce sont elles qui, peu à peu, viennent à se déplacer, n'appartenant pas tout à fait, ou pas seulement, aux conditions actuelles. Tout se rejoint alors insensiblement : les œuvres et les sites sont un peu moins fixes, moins présents en tout cas, et le voyageur moins passager. Le récit « s'adoucit » encore. Dans cet esprit de déplacement et de retard, Berenson produirait presque un art de voyager, celui d'un glissement sur les choses, du simple plaisir de voir, du faible éclat que cela constitue, du plaisir qu'on en éprouve pourtant, ne serait-ce qu'un peu.